

L'Escholier

Rédaction et Administration :

320 RUE BEAUDRY 320

Téléphone : Est 4098

GAZETTE DU QUARTIER LATIN

REDIGÉE EN COLLABORATION

PARAIT TOUS LES JEUDIS

Quatre Pages : - - 5 Sous

Abonnement : - - 50 Sous

Annonces :
15 lignes agate : - - 50 Sous

Les Irlandais et l'oppression.

Les Irlandais ont beaucoup souffert; contraints par les Anglais de renoncer à leur nationalité, éloignés par ces derniers des fonctions publiques, privés de la justice des tribunaux, emprisonnés et égorgés sur les moindres soupçons, ils furent même réduits, pour subvenir à leur existence, jusqu'à se disputer quelques dégoûtants morceaux de charogne, (passez-nous l'expression, c'est celle de l'historien).

Cependant, il y eut une race pour protester contre une persécution aussi humiliante, disons-le à son honneur et au nôtre en même temps, ce fut le peuple Français. Oui, nos pères, les Français, qui fournirent des soldats et équipèrent des navires pour libérer les Irlandais d'un joug si écrasant, eux-mêmes qui ouvrirent toutes grandes les portes de leur somptueux châteaux pour recevoir les chefs Irlandais que le fanatisme des ennemis avait expatriés.

Et comment les Irlandais ont-ils prouvé leur reconnaissance? Comment? En persécutant et en s'efforçant d'annuler les descendants de leurs bienfaiteurs et cela (horrible dictu) au profit de leurs persécuteurs, qu'ils considèrent encore comme tels, témoins leur récent congrès dans la Métropole des États-Unis ainsi que leur agitation en Angleterre.

Ce peuple, à défaut de sentiment pour lui-même et de reconnaissance pour des amis charitables, devrait au moins avoir conscience de l'inviolabilité des libertés sacrées qu'il n'a pas eu la force de conserver.

Victimes des pires sacrilèges de cette vile populace, et convaincus de son arrogante ingratitude, il aurait fallu que nous eussions bien peu de fierté nationale pour participer à la commémoration de leur fête patronale, qui eut lieu vendredi dernier.

Il s'est pourtant trouvé, ce jour-là, des Canadiens-Français pour porter le "Shamrock" traditionnel; l'on en a vu contribuer à leur "tag-day"; une maison

d'éducation Canadienne Française a même poussé sa sympathie jusqu'à donner "Grand Congé", nous voulons dire le Mont S.-Louis, dont nous avons tout récemment critiqué l'attitude qu'il prenait au sujet du parler français.

Sans pitié pour ce geste impardonnable du Mont S.-Louis; l'on tentera peut-être de se justifier en prétendant que c'était dans les deux premiers cas, faire preuve de conceptions plus larges; mais de telles largeurs d'esprit deviennent un crime lorsqu'elles s'adressent à des persécuteurs comme les nôtres, et ne peuvent que compromettre le peu de prestige que nous conservons encore, l'expérience nous ayant démontré d'une manière évidente que ces gens, remplis d'égoïsme, ne peuvent être menés qu'à coups de bâtons. Ayons donc un peu plus d'orgueil pour notre race, détestons ce peuple infâme, méprisons-le comme il le mérite et souvenons-nous de la devise de notre propre fête nationale, la S.-Jean Baptiste: notre langue, nos institutions et nos lois.

Quant à vous, Autorités du Mont S.-Louis, ayez conscience de la mission qui vous incombe; rappelez-vous que la jeunesse que vous formez aujourd'hui sera demain l'une des classes dirigeantes de notre société; par conséquent, apprenez-lui, dès maintenant, tant par votre exemple que par vos maximes, à respecter le dépôt sacré de nos libertés traditionnelles qu'elle recevra alors et qu'elle devra ensuite rendre intacte à sa génération future, dussiez-vous, en ce faisant, mécontenter les quelques frères Irlandais que vous comptez parmi vous.

Et vous obligerez par là tous les patriotes Canadiens-Français, les exemptant de contribuer plus tard pour le maintien des maisons d'éducation française dans la Province de Québec, comme nous sommes obligés de le faire aujourd'hui pour toutes les autres provinces.

A. R.

Rêve à M...

J'ai fait un rêve, un rêve aux ailes blanches. Dans la nuit blême, il voltigeait, comme voltige une hirondelle. Il était doux ainsi qu'une caresse, léger comme un baiser, tendre comme un amour.

Les lilas, les muguetts nous chantaient leurs parfums. Tout bas, les violettes nous parlaient de tendresse. Les oiseaux dans leurs nids, cachés sous les manteaux d'émeraude, de perles, des arbres, des buissons, nous annonçaient la vie.

Le renouveau naissait avec une caresse. Les rayons du soleil avaient une tendresse, comme en ont les maîtresses. Nos âmes écoutaient la douceur du printemps.

Au matin, la rosée avait pour toi des perles. Au midi, les lilas te donnaient des baisers, les muguetts des sourires. Les roses du couchant, penchaient vers vous, le soir, leur calice empourpré. Puis quand vous reposiez, un rayon de la lune, jetait une auréole, à votre chevelure.

Nous vivions là, tous les deux, avec notre bonheur. La maison se cachait sous des arbres antiques, tout autour, un jardin plein de fleurs, de parfums. Un tout petit sentier, conduisait à la route. Une source, non loin, chantait, courant sur les galets.

Dans les sentiers fleuris nous allions nous aimer. Tu cueillais des parfums, dans tes bras, sur tes lèvres. Tu me les donnais tous, sans en garder pour toi. Nos âmes se parlaient. Nos désirs étaient tendres.

Puis, quand le soir tombait, avec noblesse, tu me disais des choses, qui font que les oiseaux dans leurs nids, sont jaloux. Tes mains, aussi, glissaient sur les notes d'ivoire... ce sont mes baisers qui tournaient les pages. Et nous étions heureux, vivant de nos désirs jamais anciens.

J'ai fait un rêve, un rêve aux ailes blanches. Mais il s'est envolé, là-haut, vers le ciel bleu.

Margotin.

Satires d'un Poète. La roche sanglante.

CHAPITRE I.

"LA CHANSON DES GUEUX"
(Air de: "A la Villette")

SATIRE XI

On nous appelle gens de rien,
Toqués, blasés et grands vauriens;
Mais nous savons que l'on nous aime,
A la Bohème!

Nous sommes pauvres en argent,
Mais nous sommes intelligents;
Pour nous, l'Art sert de diadème,
A la Bohème!

"L'Arche est le lieu de nos amours,
Pour nous, c'est notre Luxembourg,
C'est le papa de nos poèmes,
A la Bohème!"

Nos jours sont des fois pas mal gris,
Mais on fait des charivaris,
Pour éclairer notre front blême,
A la Bohème!

On suit le jeûne avec ardeur,
Par chance, on trouve un nourrisseur;
Mais d'ordinaire on fait carême,
A la Bohème!

Quand on enfante un papyrus,
On mouille l'œuvre avec Bacchus,
Le vin est bon pour ce baptême,
A la Bohème!

Quand on est cassé comme un clou,
Sans gêne, on emprunte cent sous,
C'est toujours le meilleur système,
A la Bohème!

Mais on ne les remet jamais,
On pourrait passer pour niais,
Mais l'on n'est pas si nicodème,
A la Bohème!

Des fois on tâte de l'amour,
On apprend le truc des mamours;
Mais on ne va pas à l'extrême,
A la Bohème!

D'habitude, ça n'est pas long;
Alors, adieu, les cheveux blonds
Et les parfums de chrysanthèmes,
A la Bohème!

On le sait bien, la raison c'est
Que ça rend trop plat, le gousset:
Hélas! vite surit la crème,
A la Bohème!

C'est le règne du coffre-fort!
Car on n'est plus à l'âge d'or,
Où l'on avait celle qu'on aime,
A la Bohème!

Si l'on n'a plus ce qu'on a eu,
On sait bien faire du chahut,
Un mot n'attend pas le deuxième
A la Bohème!

Entre nous, on parle d'état,
Et patati et patata...
On forge de très grands problèmes,
A la Bohème!

On est artiste ou écrivain,
Le plus souvent on meurt de faim;
Mais on vit souriant quand même,
A la Bohème!

Halluciné.

J'ai à vous raconter l'histoire de ma vie.
Je vous dirai de mes maux le sanglant récit;
Hélas! j'ai trop vécu ce que vivent les roses!
Vous le dire dans ces vers est bien peu de chose!
Consumé dans ma tombe par un lourd chagrin,
J'ai songé aux malheurs de mon triste destin!
J'ai vu dans l'horreur de cette nuit expirante,
Un œil, qui, dans cette solitude navrante
Me regardait dans l'ombre et m'appelait Caïn!

O toi, qui éprouvant mon malheur inhumain,
Viens m'apporter la peine de mon crime,
Qui ne fut, après tout, qu'une faute d'écriture,
Tu devrais, pour le moins, respecter ton œil!
Exécration instrument d'une brutale rage,
Ne viens pas, jusqu'ici, éprouver mon courage!

C'est par ces vers que j'ai voulu commencer la confession de ma vie—ils ont été mes dernières paroles, ils seront mes premiers mots.—En cette haute entreprise commune à tous les grands cœurs, plus ardents qu'Hercule, mourant j'irai, racontant ma vie, dire les aventures des aventureux récits! Avant que d'écrire, j'ai appris à penser; j'ai longtemps songé aux malheurs du genre humain et j'ai senti que j'étais un homme! Mon histoire sera brève et bref je serai, comme le digne roi Pepin. Fils de l'antique race de Jacob et de David, je serai, sires, concis, comme d'ailleurs circonscrit je suis. Sous l'ombre hospitalier de l'oubli j'ai cherché à mon ennui un asile assuré, mais, déçu dans mon illusion la plus chère à mon cœur brisé, j'ai compris qu'un immortel remords m'était mortel. Orphelin de naissance, comme Orphée, l'un des dieux antiques, je le fus toujours.

Dans la plus complète solitude, j'ai vécu ma première jeunesse, j'y ai trouvé sujet à bien des soucis; cependant, la solitude est la seule étude qui puisse, à la réalité brutale, associer les charmes de l'imagination et de la ptologie. Seul et sans aide, j'ai sans cesse, sans être foudroyé, bravé les colères des vents et de la foudre comme le chêne au front de Caucase pareil, dont parle la fable du Roseau. D'ailleurs, déjà né dans la solitude j'y pouvais y vivre des années. Bientôt, cependant, j'ai senti sur mon front les funestes marques des ennuis, des ans et des nuits. Un jour, épris d'une lassitude d'une lasse étude de mon sort, j'ai compris qu'on prie en vain quand on est seul sur la terre. Comme un timide cheveu sur un bouillant potage, j'étais seul sur cette planète... Des êtres, sans raison, portant queue et longue fourrure partageait avec moi le sol commun.—Nous vivions ainsi sans nous connaître, nous parler, nous aimer. J'ai longtemps cherché, parmi les habitants de ce monde, un être, quelqu'un en un mot qui put éteindre mon ennui pour allumer mon amour.

Un matin que le soleil et moi, nous